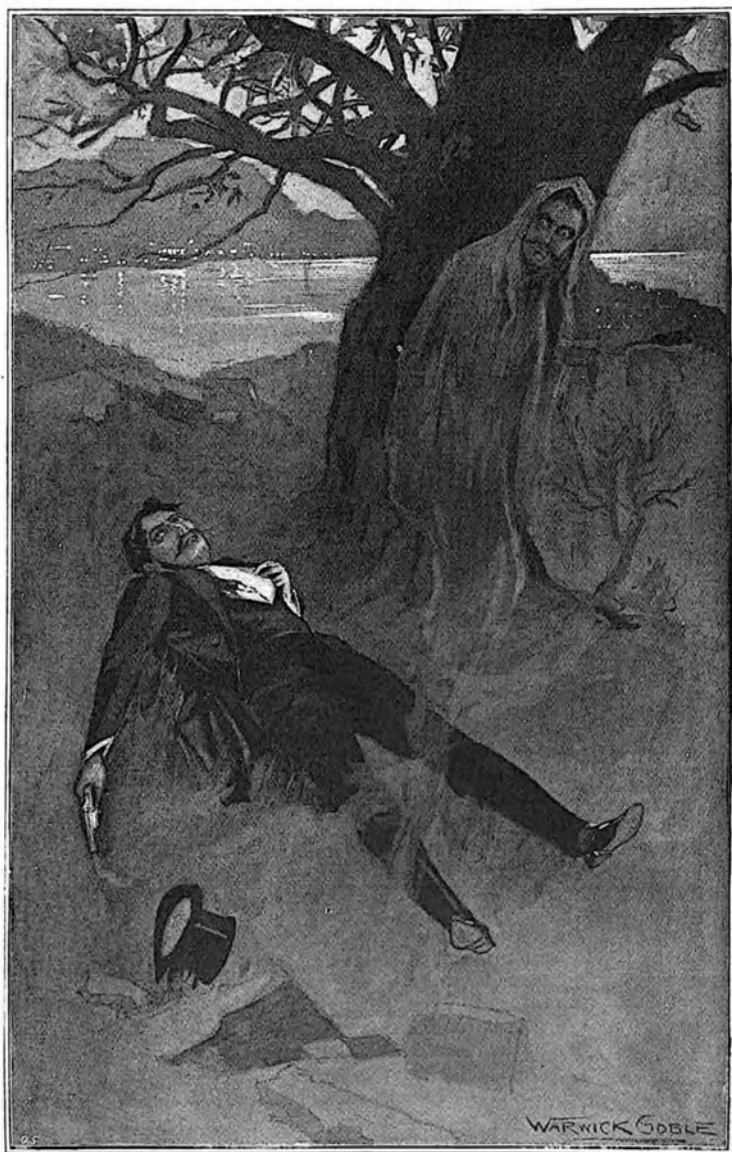




I was dead of that I was certain.

Cette nouvelle a été initialement publiée sous le titre *The Red and Black Death, A vision of Monte-Carlo* (**The English illustrated magazine**. Vol 21. - 1899)

J'étais mort... j'en étais certain ! La main qui tenait le revolver n'avait ni tremblé ni faibli. Je me souviens d'un éclair de lumière aveuglante, d'un coup engourdissant, et puis... le silence ! Il me sembla qu'après un intervalle, ma conscience revint, et je me levai.

Sur le sol, étendu sous l'olivier nouveau, avec la lumière froide de la Lune filtrant à travers les branches superposées et brillant sur le visage pâle, gisait mon corps. La main droite tenait encore le revolver, les cheveux noirs et bouclés étaient emmêlés de sang, les yeux fixaient le ciel d'un regard fixe et aveugle. Le manteau était tombé, laissant voir le devant de la chemise, éclaboussé d'une tache rougeâtre, le clou de diamant étincelait aussi vivement au clair de lune que sous l'éclat de la lumière électrique une heure auparavant. Oui, il n'y avait aucun doute là-dessus. J'avais franchi le redoutable portail. J'avais moi-même arraché les portes devant lesquelles l'humanité se tient debout, frémissante, dans une attente effrayante. Pour le monde, j'étais mort, j'étais un suicidé, et donc hors de portée de la prière. Un paria, jugé indigne d'une sépulture chrétienne. Je suis resté debout et j'ai regardé le corps qui gisait si immobile, si horriblement immobile, à mes pieds. Il y a une heure, il

avait été le centre d'une foule excitée dans les salles de jeu. La semaine dernière, j'avais joué sauvagement, et les derniers milliers de dollars que je possédais m'avaient glissé entre les doigts comme du sable. Ce soir, j'ai joué mes dernières cent livres : j'ai joué avec audace, comme quelqu'un qui va arracher la fortune par la force à la déesse du hasard. J'étais persuadé que la chance devait tourner, et qu'elle finirait par me revenir. J'ai donc joué comme un possédé, ne voyant que les cartes devant moi, n'entendant que la voix du croupier.

Les derniers billets et la dernière poignée d'or avaient été versés sur le rouge... toujours le rouge... le rouge était gravé dans mon cerveau même... les cartes étaient lues dans un silence étouffant... la voix monotone commença, « Rien ne va plus, Messieurs - sept - neuf - rouge perd - et le couleur, » et le râteau affamé emporta mon dernier napoléon ! Je me suis retourné rapidement et j'ai lu par moi-même . Oui, les cartes accablantes étaient là, et il est vrai que le rouge avait perdu, et pour la huitième fois de suite. Les spectateurs m'avaient murmuré de jouer sur le noir, de ne pas aller à l'encontre de la course, et autres sages conseils de ce genre : mais pour moi, le rouge, et seulement le rouge, était attrayante, et je le jouais, même s'il était synonyme de ruine !

Je repoussai ma chaise et me levai, la foule s'écartant de part et d'autre pour me laisser passer. Des murmures de « Il a perdu des milliers ! » « Ruiné ! » Mais je n'y ai pas prêté attention. J'ai quitté les salles, en apparence assez calmement. J'ai traversé la *Place* et, m'asseyant à l'une des petites tables du *Café de Paris*, j'ai commandé, bu et payé un verre de cognac, puis, traversant les charmants jardins, j'ai gravi la colline qui s'élève brusquement derrière Monte-Carlo, et je me suis dirigé résolument vers les oliviers qui recouvrent le flanc de la montagne. Je savais ce que j'avais en tête. Je l'avais planifié la veille, et j'avais même choisi l'endroit qui devait être le témoin de ma fuite de la ruine et de la honte. Je m'étais accroché avec la ténacité d'un joueur né à l'idée que je devrais récupérer mes pertes aux tables de jeu, et je n'avais jamais vraiment réalisé que la nécessité de gravir la colline en compagnie de mon revolver se présenterait un jour, mais... j'avais choisi l'endroit. J'ai sorti le revolver de son étui. Je jetai un dernier et long regard sur la scène qui s'offrait à moi. Le grand Casino avec ses myriades de lumières, l'étendue du jardin avec ses palmiers ondulants et ses masses de feuillage tropical . Au-delà, la Méditerranée scintillante au clair de lune. Le son de la musique me parvenait, l'orchestre hongrois jouait le rêveur « Loin de Bal » à

l'extérieur du *Café de Paris*, où des groupes de fainéants étaient assis, profitant de l'air chaud et doux de la nuit du Sud. Ah moi ! la dernière fois que j'avais entendu ce délicieux morceau de pure mélodie ! La vision d'un beau visage de jeune fille, d'une paire de bras doux autour de mon cou, le souvenir d'un aveu chuchoté d'un amour de jeune fille... ah non ! laissez-moi oublier, et faire ce que je suis venu faire ici. Une autre vision s'impose à mes yeux fatigués... une vieille femme aux cheveux argentés, sûrement la mère la plus pure qui ait jamais béni un fils entêté... les yeux me regardent avec reproche, et sa main voudrait arracher le revolver de ma main . Mais non, ce n'est pas possible ! Laissez-moi en finir, et vite. Je lève la main – un trait – une seconde terrible de réalisation que j'avais fait une erreur terrible, irréparable, un moment d'engourdissement et d'impuissance, et... je me tiens à côté de mon ancien moi.

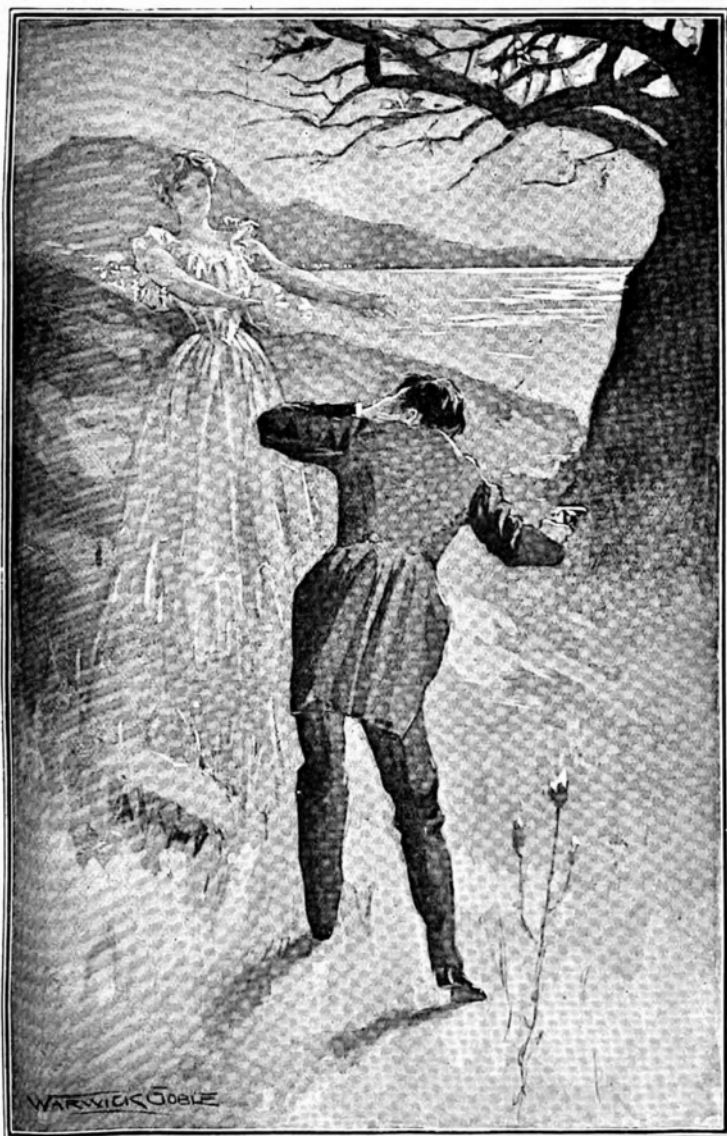
Jetant un regard effrayé autour de moi, car je craignais que le bruit du pistolet n'ait déjà attiré l'attention de la police toujours vigilante, je me suis détourné, laissant mon corps comme on laisse un compagnon fatigué, à la hâte et sans regarder en arrière. La police ne tarderait pas à le trouver et à le porter à la préfecture de Monaco, où il serait photographié.

Le jour précédent, j'avais eu la curiosité morbide de me rendre à la préfecture et j'avais demandé à voir les photographies des suicidés qui sont toujours conservées à des fins d'identification. J'avais dit que je cherchais un ami disparu. Les visages me hantaient depuis lors. Le regard que tous portaient m'avait dégrisé un instant : c'était l'expression de l'horreur, celle d'avoir découvert trop tard leur terrible erreur. Mon visage, lui aussi, porterait-il ce regard hanté lorsque mon corps serait retrouvé ?

Mon âme sombre et dévêtue descendit la colline, traversa les jardins, et je me retrouvai face au Casino.

C'était presque l'heure de la fermeture lorsque je l'avais quitté pour la dernière fois, et je vis que maintenant les portes se refermaient pour la nuit. Le flot des joueurs et des spectateurs avait fondu.

J'ai franchi les immenses portes vitrées et me suis retrouvé dans l'atrium. La salle était vide, à l'exception de quelques officiels. L'air était lourd de la fumée du tabac et du parfum des fleurs. J'étais invisible, je le savais, mais j'évitais instinctivement les quelques personnes que l'on pouvait encore voir. Je fus saisi d'une envie folle de retourner dans les salles de jeu, de revoir tous les actes de cette tragédie qui m'avait coûté la



Ah no! let me forget, and do what I came up here to do.

vie.

Je trouvai les portes ouvertes, les habituels gardiens en manteau noir ayant quitté leur poste. Les salles étaient presque obscures, les lustres électriques éteints, seules quelques lampes fades éclairaient l'immense endroit, et on les éteignait maintenant une à une. Les tables étaient enveloppées dans des couvertures vertes miteuses, les râdeaux des croupiers reposaient côte à côte sur le dessus. Les pièces avaient un aspect bizarre. Sur le sol jonchaient des morceaux de papier, des fragments de gants déchirés, des fleurs fanées écrasées par les pieds qui passaient. L'atmosphère était chaude et fétide, l'air épuisé laissé par une foule déferlante de douze heures.

Je me glissai dans un coin, observant les lampistes qui éteignaient les dernières lumières : un fonctionnaire, muni de sa lanterne, parcourut la longue suite de pièces pour s'assurer que tout était en ordre, puis les grandes portes se refermèrent avec fracas, et je fus seul.

J'ai traversé la salle mauresque bien connue, puis la suivante, et je me suis retrouvé dans la grande salle consacrée au jeu de Trente et Quarante, la forme de jeu qui se joue uniquement avec de l'or et des billets.

Ici, la même litière et la même poussière

étaient visibles, résultat d'une longue journée de travail, car nous étions en janvier et la saison était à son apogée. En m'approchant des grandes fenêtres orientales, j'ai contemplé ce qui est considéré par beaucoup comme la plus belle vue d'Europe. Les jardins du Casino, avec leurs masses de fleurs soigneusement entretenues, les palmiers plumeux, la cascade qui faisait jaillir une myriade de gouttes de cristal en éclaboussant le clair de lune, s'étendaient juste en dessous de moi. Au-delà, les montagnes sombres s'élevaient presque précipitamment de la mer, leurs fronts couronnés de neige scintillante, leur base perdue dans les jardins luxuriants des villas qui bordaient le rivage.

La longue et basse péninsule du Cap Martin s'étendait, couverte de pins, dans une mer presque aussi bleue que le jour, sous la lumière claire de la lune.

Je me suis détourné de la fenêtre et j'ai fait face à la table à laquelle j'avais joué une heure auparavant. À mes pieds gisaient les cartes déchirées sur lesquelles j'avais piqué la séquence de couleurs lue par le croupier, et que j'avais jetées avec un juron en me levant de mon siège. Je me suis souvenu qu'il y avait eu une ruée vers mon siège vacant, la superstition parmi les joueurs étant que le siège d'un joueur ruiné porte chance à son